

Gilbert Poissant
Céramique contemporaine et archéologue du sensible

Marie-Michèle Cron

Volume 7, numéro 3, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cron, M.-M. (1991). Gilbert Poissant : céramique contemporaine et archéologue du sensible. *Espace Sculpture*, 7(3), 48-50.



Gilbert Poissant

Céramique contemporaine et archéologie du sensible

Marie-Michèle Cron

Un jour, comme le bleu du ciel en Grèce commençait à s'embraser, Prométhée déroba au tout-puissant Zeus, dieu de l'Olympe, une parcelle de feu qu'il transmit à l'humanité pétrie d'argile limoneuse. L'histoire dit que pour le punir, on l'enchaîna sur le Caucase où un aigle rongea son foie éternellement renaissant avant qu'il ne soit libéré de sa lente agonie par Héraclès à la force légendaire. Il y a quelque chose de tout à fait captivant dans les mythes de la Grèce antique, berceau de la civilisa-

tion : le sens du "merveilleux" constamment réactivé par la parole et la mémoire des hommes, un côté sauvage et surnaturel qui appartient au domaine du rêve, cette lutte manichéenne incessante entre les dieux et les simples mortels. Car, déjà, "penser" et cerner le lieu du mythe est déroutant. «C'est que le mythe est une parole volée et rendue. Seulement la parole que l'on rappelle n'est plus tout à fait celle que l'on a dérobée : en la rapportant, on ne l'a pas exactement remise à sa place. C'est ce bref larcin,

bre 1990, son exposition *Le Site* entraînait le spectateur à la Galerie Action dans un parcours archéologique, un espace des sentiments semé d'objets trouvés au hasard des promenades de l'artiste dans les boisés encerclant son lieu de travail et des sculptures en céramique symbolisant les quatre éléments : l'eau, le feu, l'air, la terre. D'emblée, c'est une roue emprisonnée d'une gangue pierreuse et posée sur le sol de la galerie qui attire notre attention.

Cet artefact d'une civilisation oubliée, ce "parchemin" aux traces de rouille serti de clous tordus dans lequel ont glissé quelques feuilles mortes, se dédouble sur le mur du fond. Là, la silhouette de cet astre solaire figé dans la pierre, a explosé en facettes de céramique qui reprennent une forme circulaire brûlée, bleue, une terre rouge, une terre volcanique. Ces figures à l'aspect massif et compact, façonnées de lits d'argile compressée, marquées par les stigmates de cuisson ardente font penser à des strates, des couches de matière canalisées par le temps et le geste du sculpteur en épaisseur de sens. Mais aussi, à la peinture que l'on applique sur la surface épidermique de la toile. La toile comme la pierre devient alors un "Moi-Peau" chargé de signes et d'émotions, une membrane protectrice qui vient recouvrir le squelette de l'oeuvre. Ici, le contraste entre les textures et couleurs de la céramique accrochée en un élan dynamique sur le mur et la présence forte et muette de la roue ramassée au bord d'un chemin, nous installent à l'intérieur d'un discours, d'un texte visuel où viennent se télescoper les éléments plastiques. Nous sommes entrés dans l'espace du "dialogisme" très prisé par le sémioticien russe



← Gilbert Poissant, *Le fait*, 1988. Terre cuite, bois, métal. 4 x 4 m.
Photo : Jean-Claude Adam.

▲ Gilbert Poissant, *Salle des coffres*, 1988. Médiuns mixtes. 5 x 5 m.
Photo : Jean-Claude Adam.

ce moment furtif d'un truquage qui constitue l'aspect transi de la parole mythique.»¹

L'artiste Gilbert Poissant a volé le feu sacré et mythique de Prométhée pour le faire implorer dans ses pièces de céramique aux éclats rougeoyants, pièces brisées, cuites et recuites individuellement puis assemblées en une oeuvre ouverte sur d'autres mondes, sur d'autres formes virtuelles. En décem-

Gilbert Poissant, *Le site*, 1988.
Terre cuite, métal, corde. 5 x 5 m.
Photo : Jean-Claude Adam.

Mikhail Bakhtine, une arène où viennent se confronter les signes et d'où émergent, haletantes et volubiles, les idées. L'idée que la nature regorge de trésors cachés, l'idée que la culture s'en empare pour l'auréoler de ses connaissances et de ses expériences intimement liées, ici, à la technologie.

Et dans la série *Les Coffres* qui repose par terre en face de cet univers poétique, on retrouve cet alliage de fermeté et de douceur, de formes concrètes et virtuelles qui conduit inexorablement à "l'insoutenable légèreté" des êtres et des objets. Ces boîtes en céramique fermées d'un couvercle aux teintes terreuses ne sont pas celles de Pandore, boîtes venimeuses exhalant et répandant tous les maux sur le monde. Le spectateur, d'ailleurs, brûle d'envie et d'impatience de les ouvrir. Et à l'intérieur, il y découvre tout le processus de création de l'oeuvre : marquages, cuissons multiples qui cimentent les matériaux entre eux, magmas chromatiques, coulée de lave ou de verre mordoré. Elles sont des cachettes recelant quelques perles précieuses telles que des débris de verre poli, des ossements d'animaux percés de fil de fer, de petits instruments vieilliss et inoffensifs travaillés par l'usure et le temps. Nous sommes entrés dans une autre tranche historique, celle où les dessins rupestres aux contours incisifs éclairaient les chercheurs sur les sociétés primitives. À côté de chacune de ces boîtes qui jumellent divers matériaux en un jeu constant d'opacité et de transparence, de lourdeur et de fluidité, l'artiste a aligné plusieurs éléments trouvés qui servent à construire, modeler, fabriquer, ou tout simplement à signifier la présence et le passage des hommes. Ainsi, un os à moelle, de vieilles pinces, un tournevis, des clous rouillés, des morceaux de bois calcinés côtoient respectivement ces petites architectures érigées en vestiges de l'humanité. Étranges machines que celles-ci. On les imagine sortir en ébullition du ventre des fours, soudainement exsangues lorsque le regard des autres se pose sur elles. Gilbert Poissant met en place un



univers ludique et tend à transformer ces objets, en un bestiaire imaginaire humoristique.

Tel ce *Poisson* qui est en fait, une manivelle en bois taillé d'où pend une forme ferreuse, noire et oblongue accrochée à un hameçon. En arpentant ces morceaux de paysages, l'artiste délimite ses propres territoires fictifs et réels, regarde, cueille, ramasse et fouille la mémoire des mondes. Il l'étale devant nous comme une vaste carte géographique.

Le Site, une installation composée d'une multitude de tessons de terre cuite amoncelés sur le sol, et que l'on pouvait contempler à la galerie Circa en 1988, tient au-dessus de sa charpente, un toit. Mais pas vraiment un toit dans le sens qu'on lui prête, soit couvrir et protéger les fondements d'une maison. Plutôt, une sculpture carrée en métal dans laquelle se croise de façon rectiligne et répétitive, un grillage composé de cordes tendues comme des arcs. Nous pénétrons dans un autre espace discursif, celui du fragment où notre perception elle-même est fragmentée, éparpillée, éclatée. «Avant, l'oeuvre classique était achevée, ses composantes expliquées (et explicables), sa définition précise; l'oeuvre moderne sera ouverte, déhiérarchisée, discontinue; elle jouera de plusieurs échelles, déplaçant les repères. On est passé de l'oeil de Dieu puis de l'oeil de l'homme au centre des choses, à une perte de cette distance nécessaire à la lecture de la totalité. Fin de l'espace scénographique euclidien-albertien, nouveaux espaces ouverts, éclatés, morcelés.»²

Oeuvre ouverte à de multiples pistes interprétatives, *Le Site* joue avec le monde des apparences, des illusions. Ce que je vois en fait au travers de ce grillage transparent et saccadé, est un monticule de fragments clairs-obscur, une mappemonde brisée, zébrée par endroits de cordages qui essaient de

les emprisonner et de les rassembler dans un même espace, débridée, en fuite continue vers l'infini. Notre regard se brouille.

La Cage, par exemple, se présente comme une structure sur pilotis composée de roches, de terre cuite, de briques réfractaires et d'artefacts. Tout ici semble fragile et solide, stable et instable, mobile et immobile. Est-ce la juxtaposition de terre cuite et de briques réfractaires qui fait de cette oeuvre, un être bifide et bicolore? Ou bien, ces pierres déposées près de lui par une mer invisible sur les rivages de la galerie?

Avec *Caisse de Schiste*, l'artiste fait surgir d'un amas de roches aux formes angulaires et pointues, une petite boîte carrée, percée de deux blessures qui réfèrent à une poignée mais aussi à un trou de serrure. C'est un troglodyte, un fragment de cette mystérieuse et légendaire "Atlantide" engloutie dans la mer Égée à la suite d'un cataclysme. Gilbert Poissant renoue avec la cosmogonie de la mythologie ancienne qu'il transfère dans l'histoire de l'art contemporain. Une archéologie des mémoires. Une archéologie des affects.

Clôturer ce qui nous échappe, construire et délimiter lorsque tout part en débris, marquer d'un sceau brûlant l'anonymat des objets. Gilbert Poissant continue à explorer le visible dans l'invisible, le dicible dans l'indicible, le connu dans l'inconnu. Pour laisser aux générations à venir, une trace de sa main. ♦

1 Barthes, Roland, *Mythologies*, p. 211, Éd. du Seuil, Paris, 1957, 247 p.

2 Laframboise, Alain, Catalogue d'exposition *Où est le Fragment*, Musée d'art contemporain de Montréal, 1^{er} mars - 24 mai 1987, Montréal, p. 16.